

Contes d'Andersen

LE VILAIN PETIT CANARD



Auteur : Hans Christian Andersen

Traduction française : inconnu

Source : Almanach des enfants pour 1895

Éditeur : Société Saint-Augustin - Lille

Mise en forme : Cyrille Largillier

La campagne était magnifique. Les champs de blé étaient d'un jaune doré ; sur les prés, d'un vert foncé, s'élevaient des tas de foin qui embaumaient l'air. Champs et prairies étaient entourés de grands bois ; çà et là, un vaste étang brillait au soleil.

Au milieu de cette nature splendide, se dressait un vieux château, entouré de fossés profonds remplis d'eau.

Dans une embrasure de ces murailles se tenait une cane ; elle y avait établi son nid, et elle couvait ses œufs. Il lui tardait qu'ils vissent à éclore ; la solitude l'ennuyait ; les autres canes, ses commères, venaient rarement lui rendre visite ; les égoïstes, elles restaient à barboter dans la vase.

Enfin pourtant, un œuf s'ouvrit ; la coquille se cassa, on entendit : « *Pip ! Pip !* », et une petite tête de canard vint au jour. Le lendemain, il en arriva une autre, puis une troisième. Les petites bêtes se démenaient fort ; elles poussaient déjà très distinctement de joyeux *rapp ! rapp !* ; elles avançaient curieusement la tête à travers les feuilles vertes qui couvraient l'emplacement de leur nid.

La première chose qu'ils dirent tous, ces petits canards, ce fut : « Que le monde est donc grand ! » En effet, ils se trouvaient plus à l'aise que dans l'étroit espace d'un œuf.

— Vous croyez peut-être, dit la mère, que ce que vous voyez là, c'est tout l'univers ? Détrompez-vous, il s'étend bien au-delà du jardin, jusqu'à l'église dont j'ai vu une fois le clocher ; mais je n'ai jamais été plus loin.

Voyons, continua-t-elle, en se levant de son nid, vous êtes bien tous éclos ? Mais non, le plus grand des œufs est intact. Combien de temps cela va-t-il durer encore ? Je commence à en avoir assez.

Et elle s'accroupit de nouveau.

— Eh bien ! comment allez-vous ? lui dit une vieille cane qui venait lui rendre visite.

— Oh ! j'ai bien des ennuis avec un de mes œufs, répondit-elle, il ne veut pas s'ouvrir. En revanche, regardez-moi mes petits canards ! A-t-on jamais vu de plus gentilles créatures ?

— Faites-moi donc voir ce fameux œuf, dit la commère. Croyez-moi, c'est un œuf de dindon. Moi aussi, j'ai été une fois attrapée comme cela ; quand ces maudits petits dindonneaux, qu'on m'avait donnés à couvrir, sont venus au monde, j'ai eu une peine incroyable avec eux ; je me suis exténuée pour les faire aller à l'eau ; je n'ai jamais pu y parvenir. Voyons cet œuf. C'est cela : c'est un œuf de dindon. À votre place, je le laisserais là, et je m'occuperais tout de suite à apprendre à mes petits à nager.

— Oh ! j'ai couvé si longtemps maintenant, dit la cane, que je peux bien encore le faire quelques jours.

— Bien du plaisir, dit la commère, et elle s'en fut.

Enfin, le gros œuf s'ouvrit : *Pipp ! pipp !* entendit-on, et il en sortit un canard jeune, très grand, très laid et mal bâti.

— Dieu, quel monstre ! dit la mère ; il ne ressemble pas du tout, aux autres ; serait-ce vraiment un dindonneau ? Nous allons bien voir ; il faut qu'il aille à l'eau ; je l'y jetterai, s'il n'y va pas de plein gré.

Le lendemain, il faisait un temps magnifique ; la cane fit sa première sortie avec toute sa petite famille ; elle descendit au bord du fossé rempli d'eau. *Pladsk*, la voilà qui y saute. *Rapp ! rapp !* dit-elle, et chaque caneton, l'un après l'autre, se laissait tomber dans l'eau ; ils y enfonçaient jusque par-dessus la tête, mais ils reparaissaient aussitôt et ils nageaient admirablement ; leurs pattes se mouvaient d'elles-mêmes selon les règles. Ils étaient tous là, même l'affreux gris éclos du grand œuf.

— Non, ce n'est pas un dindonneau, dit la mère. Voyez comme il sait bien se servir de ses pattes, comme il se tient droit. C'est bien mon enfant à moi ! Au fond, quand on le considère bien, il est très joli.

Rapp ! rapp ! Allons, mes petits, suivez-moi, nous nous rendons dans le grand bassin, je vais vous présenter aux autres canards. Tenez-vous toujours tout contre moi, et gardez-vous du chat.

Dans le bassin, il y avait un tapage, un tumulte, un remue-ménage extraordinaire. Deux bandes de canards se disputaient à grands coups de bec la tête d'une anguille. Au plus fort de la bataille, le chat qui, sur le bord, semblait dormir, fit, avec sa patte, sauter à terre la fameuse tête, et se mit à la dévorer.

— Vous voyez là, mes enfants, dit la cane, le cours de ce monde ; il est plein de surprises et d'embûches. C'est pourquoi il faut que, de bonne heure, vous appreniez à vous y conduire selon les règles de la sagesse. Ainsi, courbez tous le cou et saluez profondément ce vieux gros canard là-bas ; il est de race espagnole ; voyez la bande rouge qu'il a autour de la patte : c'est une marque de haute distinction ; on la lui a mise pour que la cuisinière le reconnaisse parmi les autres et n'aille pas le mettre à la broche.

Apprenez à faire *rapp ! rapp !* bien en mesure. Ne mettez pas les pattes en dedans, c'est très mauvais genre ; écartez-les bien en dehors, comme moi.

Les petits faisaient docilement ce que commandait la mère ; mais ils avaient beau se comporter sagement et gentiment, les autres canards les regardèrent d'un mauvais œil et dirent tout haut :

— Comment, encore une nouvelle couvée ! Comme si déjà nous n'étions pas assez nombreux pour ce qu'on nous donne à manger !

— Oh ! par ma foi, dit un jeune caneton, ceci est trop fort !... Fi donc ! Voyez quelle mine a l'un de ces petits canards. Non, nous ne pouvons pas le garder parmi nous.

Et il se précipita vers le pauvre gris, lui tira des plumes et le maltraita.

— Allons, méchant, dit la mère, laisse-le ; il ne fait de mal à personne.

— C'est vrai, répondit l'autre, mais il n'est pas permis, à son âge, d'être si gros que cela. Comme il est mal bâti ! Il déshonore notre espèce.

Le gros canard espagnol s'était approché ; il loua fort l'air et les manières des petits canards :

—C'est dommage, dit-il, qu'il y ait parmi eux cette espèce de monstre ; que son plumage est d'une vilaine couleur !

— C'est vrai, dit la cane, il ne paie pas de mine ; mais il est bon enfant, il a le caractère le plus doux.-Et il nage supérieurement mieux que tous les autres. Avec le temps, il se dégrossira peut-être. Il est resté beaucoup trop longtemps dans l'œuf, c'est ce qui l'a sans doute déformé.

— Si vous vous consolez, tant mieux, dit le canard espagnol. En tous cas, vos autres petits sont charmants. Qu'ils soient les bienvenus parmi nous ; seulement, s'ils trouvent quelque friandise, comme une tête d'anguille, qu'ils n'oublient pas de me l'apporter. Je suis le chef ici, dans le bassin, et je veux qu'on me respecte.

La nouvelle couvée fut fort bien accueillie par les anciens, sauf le vilain petit canard, qui ne cessa d'être mordu, bousculé, berné, pourchassé. Les poules même se moquaient de lui, le trouvaient difforme. Il y avait, dans la basse-cour, un dindon qui se promenait ordinairement en se rengorgeant comme s'il était le maître de l'univers. À la vue du petit canard, il se gonfla comme la voile d'un navire que le vent remplirait, et il s'élança furieux sur la pauvre créature ; arrivé sur le bord du bassin, voyant qu'il ne pouvait atteindre l'objet de sa colère, il devint tout rouge et poussa des *glou-glou* de fureur. Le petit canard n'avait plus un instant de bon temps : toujours battu et honni. La nuit, le souvenir des avanies qu'il avait reçues dans la journée ne le laissait pas dormir.

Ses peines augmentèrent de jour en jour. Même ses frères et sœurs de couvée se raillaient de lui et disaient :

— Si le chat pouvait donc l'attraper, le vilain qui nous fait honte !

À la fin, ce fut plus qu'il n'en put supporter ; il prit son vol et passa par-dessus les haies, les jardins, les champs ; les petits oiseaux, qui nichaient dans les bosquets, s'enfuirent tout effarés en entendant le bruit de ses ailes encore lourdes et inexpérimentées.

— Je les effraie par ma laideur, pensa-t-il ; et il ferma les yeux pour ne pas voir ces gentilles petites bêtes se sauver à son approche. Il vola toujours plus loin et arriva à un grand marais habité par des canards sauvages. Il s'y arrêta, et se blottit la nuit dans les joncs ; il était fatigué et accablé de chagrin.

Vers le matin, survinrent de tous côtés les canards sauvages, et ils considérèrent avec curiosité le nouveau venu.

— D'où sors-tu ? De quelle race peux-tu être ? lui dirent-ils.

Le petit canard faisait des saluts qui étaient assez gauches, comme en fait une créature honteuse de sa mauvaise mine.

— Tu peux te flatter d'être affreusement laid, ajoutèrent les autres. Mais que nous importe !

Le pauvre fut tout heureux qu'on voulût bien le tolérer, lui permettre de chercher sa nourriture dans les marais, et de s'abriter dans les roseaux.

Il y resta quelques jours. Tout à coup arrivèrent deux oisons sauvages ; ils venaient d'assez loin, des pays du Nord ; mais ils étaient jeunes, et dans la jeunesse on ne craint pas de s'aventurer.

Hé ! l'ami, dirent-ils au petit canard. Tu as une tournure si grotesque, que cela nous amuse de te voir. Viens avec nous, tu seras, comme nous, oiseau de passage. Pas loin d'ici, dans un autre marais, il y a quelques jeunes oies sauvages fort agréables ; comme elles ne voient pas beaucoup de monde, elles ne se connaissent guère en beauté ; peut-être, malgré ta laideur, plairas-tu.

Piff paff ! entendit-on, et les deux oisons tombèrent morts dans l'eau. *Piff paff !* de nouveau. Des troupes entières d'oies et de canards sauvages sortirent des roseaux et s'enfuirent dans tous les sens. Les coups de fusil retentirent de plus belle : c'était une grande chasse. Les hommes étaient les uns sur les bords du marais, les autres dans les branches des saules et des peupliers qui avançaient sur l'eau.

La fumée bleue de la poudre formait tout un nuage. Les chiens accoururent et s'élançèrent dans l'eau, faisant *pladsk, pladsk* ; ils pliaient les roseaux et joncs et approchaient de la cachette du petit canard. Quelles transes pour lui ! Il allait se cacher la tête sous l'aile pour ne plus rien voir de toutes ces horreurs, lorsqu'il aperçut devant lui un énorme chien, aux yeux brillants d'une fureur féroce, la gueule tout ouverte et garnie de crocs formidables ; il les fit grincer un instant en considérant le petit canard, puis, *pladsk, pladsk*, il s'enfuit sans le toucher à la recherche d'une proie moins indigne.

— Enfin, dit le petit canard, quand il eut repris ses esprits, ma laideur m'aura servi une, fois à quelque chose ; j'ai dégoûté même ce chien vorace.

L'hiver fut extrêmement rigoureux, les étangs gelèrent, et le petit canard fut obligé de nager sans cesse, de remuer ses pattes, même la nuit, pour empêcher que la glace ne se formât autour de lui. Mais il avait beau travailler, le cercle où il se trouvait enfermé se resserrait de plus en plus ; enfin, une nuit, il ne put supporter la fatigue ; il ne bougea plus, il se vit pris dans la glace et il s'engourdit tout à fait.

Le matin, un paysan, passant par là, l'aperçut, vint casser la glace avec ses sabots et apporta à sa femme le petit canard, qui se ranima à la chaleur. Les enfants voulurent jouer avec lui ; mais, devenu craintif par toutes les avanies qu'il avait reçues, il crut qu'ils voulaient le maltraiter. Il se sauva éperdu et tomba dans un grand pot à lait qu'il renversa ; la paysanne, furieuse, saisit les pincettes ; le canard, voltigeant de tous côtés, se précipita au beau milieu d'un tonneau rempli de farine ; en se débattant, il lança dans la chambre des nuages de cette poudre blanche ; la femme de le poursuivre. Les enfants étaient aux anges et s'amusaient divinement ; ils criaient et riaient, ils se bousculaient pour attraper le petit canard : c'était un vrai sabbat. Par bonheur un coup de vent ouvrit la porte, la malheureuse bête put s'enfuir au-dehors, et courut se cacher dans un tas de fagots.

Il serait trop triste de raconter toutes les misères et toutes les peines qu'il eut à supporter pendant ce dur hiver. Enfin le soleil reparut ; on entendit de nouveau le chant de l'alouette. Le printemps était aussi beau que l'hiver avait été affreux.

Le canard avait beaucoup grandi ; ses ailes avaient gagné en force. Sans y penser, il s'éleva dans les airs, bien plus haut qu'il n'eût espéré atteindre. Après avoir plané longtemps tout à son aise, il redescendit à terre, et il se trouva transporté dans un grand parc ; les sureaux, l'aubépine étaient en pleine fleur. À travers les massifs et les bouquets d'arbres, serpentait une rivière limpide qui aboutissait à un grand lac entouré d'une verte pelouse. Dieu ! que c'était beau ! qu'il faisait frais et agréable sous ces ombrages ! Tout à coup le canard vit déboucher dans le lac trois magnifiques cygnes. Comme ils glissaient sur l'eau avec légèreté ! Le zéphyr gonflait leurs ailes, tendues comme les voiles d'une barque.

À leur aspect, le canard se sentit ému d'une douce mélancolie.

— Je les reconnais, se dit-il, ces oiseaux royaux ; je veux aller les admirer de près ; ils me tueront, ils auront raison : un laideron comme moi n'a pas le droit de s'approcher d'eux. Mais cela m'est égal : il me sera plus doux de périr sous leurs coups que d'être maltraité par les canards mes frères, d'être honni par les poules, d'être repoussé du monde entier.

Et il nagea vers les beaux oiseaux ; ils l'aperçurent et s'élançèrent vers lui ; ils fendaient l'air, et leurs ailes en bruissaient.

— Oui, je le sais, vous allez me tuer, dit le pauvre animal, et il baissa sa tête vers la surface de l'eau attendant la mort.

Mais que vit-il dans le cristal du lac ? Sa propre image : ce n'était plus une créature lourde, disgracieuse, d'un gris sale, c'était un cygne.

Peu importe d'avoir été couvé par une cane, au milieu de canards, pourvu qu'on soit éclos d'un œuf de cygne ; finalement la race se fait connaître.

Le jeune cygne ne regrettait plus ses peines et ses infortunes passées, elles lui faisaient goûter toute la douceur de son bonheur actuel. Les grands cygnes l'entouraient et le caressaient tendrement de leurs becs.

Plusieurs enfants arrivèrent sur le bord du lac et y jetèrent du pain et de la verdure ; le plus jeune s'écria :

— Mais il y a un nouveau.

— Un nouveau ! un nouveau ! s'exclamèrent avec jubilation les autres, et ils frappèrent des mains, et dansèrent en rond, et coururent tout joyeux prévenir papa et maman. Ils revinrent avec des gâteaux et des friandises qu'ils jetèrent dans l'eau pour le nouveau.

— Il est le plus beau de tous, disaient-ils. Quelle noblesse, quelle grâce !

Lui se sentait tout confus ; il ne savait plus ce qu'il faisait, tant son ravissement était grand. Au lieu de se rengorger avec superbe, comme tant de parvenus, il était plutôt honteux et cachait sa tête sous son aile. Il pensait à toutes les cruelles persécutions qu'il avait subies, et maintenant on l'appelait le plus beau de ces magnifiques oiseaux. Il allait régner avec eux sur ce lac enchanteur entouré des plus délicieux bosquets ! Il releva alors son cou gracieux et flexible, il courba ses ailes, que la brise remplit et fit bruire, et il se laissa glisser avec l'abandon le plus élégant sur la surface des eaux. Plein de joie intérieure, il se disait :

— Jamais, quand j'étais le vilain petit canard, je n'ai, même en rêve, imaginé une pareille félicité.

Chers enfants, dépouillez-vous des défauts du jeune âge, aimez à pratiquer la vertu et votre cœur comme le petit canard deviendra de jour en jour meilleur et agréable à Dieu.